

# AZINCOURT PAR TEMPS DE PLUIE



JEAN TEULÉ

MIALET



BARRAULT

Azincourt, un joli nom de village, le vague souvenir d'une bataille perdue. Ce 25 octobre 1415, il pleut dru sur l'Artois. Quelques milliers de soldats anglais qui ne songent qu'à rentrer chez eux se retrouvent pris au piège par des Français en surnombre. Bottés, casqués, cuirassés, armés jusqu'aux dents, brandissant fièrement leurs étendards, tous les aristocrates de la cour de France se précipitent pour participer à la curée. Ils ont bien l'intention de se couvrir de gloire, dans la grande tradition de la chevalerie française. Aucun n'en reviendra vivant. Toutes les armées du monde ont, un jour ou l'autre, pris la pâtée, mais pour un désastre de cette ampleur, un seul mot s'impose : grandiose !



Avec la verve qu'on lui connaît et son sens du détail qui tue, Jean Teulé nous raconte ces trois jours dantesques où, sous une pluie battante, des milliers d'hommes se sont massacrés dans un affrontement sanglant d'autant plus désastreux que cette bataille était parfaitement inutile.

Azincourt par temps de pluie

ROMANS DU MÊME AUTEUR

**Éditions Julliard**

*Rainbow pour Rimbaud*  
*L'œil de Pâques*  
*Balade pour un père oublié*  
*Darling*  
*Bord cadre*  
*Longues peines*  
*Les lois de la gravité*  
*Ô Verlaine !*  
*Je, François Villon*  
*Le Magasin des Suicides*  
*Le Montespain*  
*Mangez-le si vous voulez*  
*Charly 9*  
*Fleur de tonnerre*  
*Héloïse, ouille !*  
*Comme une respiration*  
*Entrez dans la danse*  
*Gare à Lou !*

**Mialet-Barrault Éditeurs**

*Crénom, Baudelaire !*

Jean Teulé

Azincourt  
par temps de pluie

*roman*

Mialet-Barrault Éditeurs

3, place de l'Odéon 75006 Paris

[www.mialetbarrault.fr](http://www.mialetbarrault.fr)

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022

Illustrations : Dominique Gelli © Flammarion

Image p. 56 : © British Library Board.

All Rights Reserved / Bridgeman Images

ISBN : 978-2-0802-4344-7

Jeudi 24 octobre 1415



— Tiens, voilà aussi le poète !... Parmi les plis remuants de sa bannière trempée, on aperçoit un serpent couronné avalant un enfant. C'est celle du duc Charles d'Orléans !

— Oh, père, le neveu du souverain ? Il semble jeune d'allure.

— Vingt et un ans, à peu près votre âge, mes garçons. Son géniteur, frère cadet de Charles VI, ayant été assassiné, si Sa Majesté continue à perdre ses dauphins les uns après les autres, c'est ce gars-là arrivant avec la fin du jour qui deviendra roi de France.

« Oooh !... » s'en extasie en chœur le trio de rejetons entourant leur paternel : robuste quinquagénaire ganté de fer et couvert d'une longue tunique orange sur laquelle sont cousues des bandes jaunes horizontales.

En face, ruisselant d'eau coulant le long des manches de son manteau en peau de daim et coiffé du velours d'un petit bonnet bordé de perles, Charles d'Orléans, stoïque à cheval allant au pas près de son porte-étendard, s'approche des quatre qui le scrutent, pour être accueilli, par le plus âgé, d'un :

— Eh bien, on ne peut pas dire que vous nous apportez le beau temps, monseigneur ! Il pleut encore plus que lorsque nous sommes presque tous arrivés en début d'après-midi. Une semaine, paraît-il, que ça tombe ici continuellement à flots. On se demande même si, durant la nuit, la rivière près de Ruisseauville ne va pas se transformer en torrent et inonder une partie de notre campement.

— Qui sont ces trois soldats vêtus à vos couleurs, David de Rambures ?

— Mes fils : Jean dit « le Flameng », Hugues dit « le Danois » et Philippe, seigneur du Quesne. Ainsi que pour vous, ce sera leur première bataille. Tous s'impatientent de participer à la poursuite de l'ennemi héréditaire en déroute.

— Il me tarde de manger de l'Anglais, confirme Jean dit « le Flameng ».

Alors que, provenant de la Manche, un vent d'ouest, dans les toutes dernières lueurs du jour, déforme les nuages en de drôles de têtes, le neveu du roi, dont des rafales de pluie glacée cinglent le visage, regarde la campagne autour de lui et s'enquiert :

— Où sont-ils ?

— Devant vous, à l'autre bout de ce champ fraîchement labouré et semé de blé d'hiver, coincé entre l'épaisse forêt de Tramecourt et celle du village d'Azincourt dont on devine encore la silhouette des créneaux du petit château. On les estime à quinze cents pas, seulement quatre volées de carreaux d'arbalètes, mais même de jour on ne pourrait les apercevoir car étant au sommet de ce terrain légèrement en pente, ils se terrent à la bascule du plateau, regroupés dans le hameau de Maisoncelle.

— Ils se savent tous condamnés, ces délaissés par la Providence. Aucun n'en réchappera, promet Hugues dit « le Danois » en bombant le torse.

— Je ne suis donc pas arrivé après la fête, s'en réjouit le duc d'Orléans.

— L'affrontement se produira demain à l'aube, l'informe le robuste quinquagénaire.

— Sommes-nous maintenant au complet ? demande le neveu du roi.

— On attend encore le duc de Brabant passé d'abord célébrer un baptême en son château de Pernes à vingt lieues d'ici, et puis aussi le duc Jean V de Bretagne à la tête de deux mille hommes mais qui ne serait encore qu'au sud d'Amiens. Ceci dit on n'a pas besoin de lui. Nous voilà déjà largement assez nombreux. Regardez autour de vous, monseigneur, peut-être trente mille fringants alors que de l'autre côté du champ ils ne sont que six mille malades.

Parmi les fils va-t-en-guerre de David de Rambures, le troisième, Philippe, seigneur du Quesne, excité comme un poulain qui ne tient plus en place, s'esclaffe et se marre :

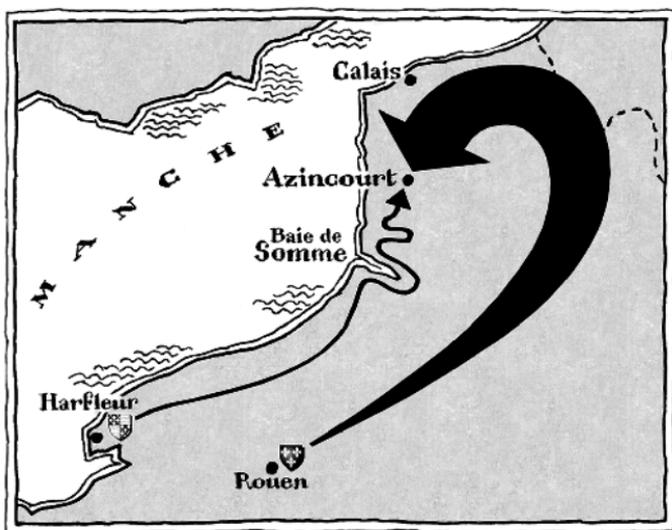
— Venus de la mer vers la mi-août pour attaquer notre royaume par la Normandie, après avoir débarqué devant la petite ville fortifiée d'Harfleur qui, sans aucune aide de l'armée

royale, s'est défendue vaillamment et dont la prise a beaucoup trop traîné à leur goût, les Anglais, ne s'attendant pas à une telle résistance, ont tellement souffert sur notre côte humide. Les vivres qu'ils avaient apportés ont moisie. Leur roi Henry V a donc renoncé à remonter la Seine, jusqu'à l'invasion de Paris et peut-être de toute la France...

Philippe parle maintenant plus fort à cause du vacarme de la pluie percutant les sonores visières relevées des casques métalliques entourant les têtes assourdies à proximité. Quel déluge ! mais le seigneur du Quesne poursuit :

— Début octobre, après avoir laissé dans Harfleur mille de ses hommes et tous ses canons parce que trop difficiles à transporter, le roi d'Angleterre a préféré longer la côte jusqu'à Calais, l'autre ville qu'ils détiennent en France, afin de retourner sur leur île. En route, ses troupes affamées et épuisées par des semaines de marche sous la pluie se sont jetées sur des moules de la baie de Somme, hélas pour eux avariées. Une dysenterie foudroyante a ravagé l'armée anglaise et a tué ses soldats par milliers. Stoppés au sud de ce champ et à seulement quinze lieues du port de Calais, ceux encore dans les bataillons doivent se sentir découragés...

— ... D'autant qu'ils se trouvent maintenant face à nous qui nous sommes lancés à leur poursuite et, après les avoir contournés, leur barrons le passage au nord de ce champ, intervient le Flameng, enthousiaste.



Ces jeunes intrépides n'ayant jamais combattu, dont Charles d'Orléans encore en selle, ont hâte de se couvrir de gloire et de faire grande bataille contre la famélique armée du roi d'Angleterre dont ils connaissent l'état des troupes si mal en point.

— Les moules de la baie de Somme ont presque suffi à tous les tuer, alors nous...,

pouffe le Danois. Ne pas parvenir à réaliser ce qu'ont pu faire des moules pas fraîches serait un comble !

Pendant que tout le monde se bidonne, David de Rambures, découvrant derrière le cheval du duc des quantités de flambeaux qui approchent, s'exclame :

— Ah, mais, monseigneur, est-ce le vôtre ce contingent qui progresse à pied dans la gadoue ?

— Je conduis une troupe de cinq cents hommes rattachés à mon propre commandement, lui répond le possible futur roi de France aux yeux noisette, long nez pointu, mais aucun tireur de carreaux pour vous, grand maître des arbalétriers, précise-t-il à de Rambures qui ne s'en offusque guère :

— L'ensemble des seigneurs m'en a amené près de trois mille. C'est plus qu'il n'en faut. L'affaire sera vite réglée avec eux en première ligne.

Charles d'Orléans tique à l'écoute de cette dernière phrase pendant que le Flameng l'interroge :

— Mais vous-même, prince de sang, risquez-vous demain votre peau comme tout autre combattant ?

— Je dois selon l'usage des grands mêler ma vie à celle de l'État.

— Notre père vous surnomme « le poète ». En plus de l'épée, est-il vrai que vous maniez également la chanson, le rondeau ou la ballade ?

— César aussi était poète. Il avait appelé sa légion gauloise « *Alauda* », l'Alouette.

— Ah, c'est joli, apprécie Philippe. Vous avez sans doute rimé pour votre belle...

— Je me suis vite retrouvé veuf.

— Oh, pardon, je l'ignorais.

Le jeune homme de très haut rang, à la gravité souriante mais qu'on sent pouvoir parfois devenir trop ambitieux, emporté, prend son autre tête de tendre prince rêveur en chuchotant :

*Quant Souvenir me ramentoit  
La grant beauté dont estoit plaine  
Celle que mon cueur appelloit  
Sa seule dame souveraine,  
De tous biens la vraye fontaine,  
Qui est morte nouvellement,  
Je dy en pleurant tendrement :  
« Ce monde n'est que chose vaine ! »*

Parmi les tourbillons de l'averse prise dans le vent, les fils du grand maître des arbalétriers demeurent sous le charme des vers à peine perceptibles alors que leur père, moins sensible à

ce genre de trucs ou plus sourd, en interpelle l'auteur :

— Derrière vous et de part et d'autre de votre contingent, monseigneur, maintenant se garent tant de chariots d'intendance !

— Ils transportent en abondance succulents vivres, habits de guerre, vaisselles précieuses, meubles rares, des armes et...

Du premier véhicule bâché un peu à droite derrière le duc, une fille descend en s'enveloppant langoureusement d'un châle jaune par-dessus sa robe blanche. Aussitôt les yeux de David de Rambures s'écarquillent :

— Oh, mais c'est Fleur de lys, l'amulette, le porte-bonheur des batailles ! La dernière fois que j'ai baisé cette ribaude, annonce-t-il fièrement à ses fils, c'était avant la victoire d'Othée contre les Liégeois, je crois, ou bien en préambule de celle à Roosebeke face aux Flamands qui y furent décimés. Est-ce que tu t'en souviens, toi, coureuse aussi de remparts ?

— Comment pourrais-je en avoir mémoire ? lui répond la jolie trentenaire. Depuis mes douze ans, souvent à dos de mule, j'ai continuellement chevauché, suivi et fréquenté tant de guerres.

Pendant qu'elle remonte sa chevelure châtain pour y glisser des baguettes et la retenir au-dessus

de la nuque, le grand maître des arbalétriers fait l'article de la nouvelle venue :

— Mes garçons, Fleur de lys est bonne monture. Sa mère déjà l'était. Je me souviens qu'à la bataille de Poitiers..., puis il demande à la pute : Comment va-t-elle ?

— Elle est morte du mal français.

« Ah ? » grimace David de Rambures avant de s'adresser au duc d'Orléans :

— Mon grand-père a connu son arrière-grand-mère à Crécy. Quelle famille ! Et puis voyez comme elle respecte le code vestimentaire des catins à soldats : sur elle aucune gaze ou broderie, boutonniers dorées, perles, ni manteau de fourrure, mais un châle jaune pour que l'on sache qu'elle fait péché de son corps. Où sont les autres filles, monseigneur ?

— Je n'en ai conduit qu'une, recueillie au bord de la route. Elle m'a dit venir de Champagne et reconnaissez à propos de cette beauté qu'il s'agit de...

*Celle qui est des ribaudes l'estoille  
Pour la feste plus embellir*

— Sans doute, mais une seule... Rien que concernant mes arbalétriers, ils ne pourront pas tous s'y dégorger les rognons !

— C'est au duc Jean V de Bretagne que fut confié le transport de trois cents Armoricaines destinées à divertir les hommes d'armes.

— Si, tellement en retard, il ne se trouve vraiment qu'au sud d'Amiens, les lanciers et les mercenaires des milices vont être énervés cette nuit.

— Peu me chaut, se débarrasse du problème Charles d'Orléans que le grand maître des arbalétriers commence à gonfler.

— La raison de cette bataille ? demande à David de Rambures la douce voix grave et envoûtante de Fleur de lys cherchant à changer de sujet.

— On veut empêcher les Anglais de rentrer chez eux.

— Vous préféreriez qu'ils restent en France ?

Le père des trois novices en matière de guerre agite ses pupilles au ciel (pluvieux) : « Elle est drôle et ne comprend rien à la chevalerie ! Mais bon, du moment qu'elle sait faire du bien aux chevaliers... Viens par ici ! » ajoute-t-il en l'attrapant brutalement par un bras et éclatant d'un rire de sanglier éventré. La fille tourne vers lui un sourire d'hermine aux petites dents cruelles. Le cheval du duc souffle des nuages. Des gens de trait en paire de braies et bottes s'approchent du châte jaune qui les aimante.

Parce que l'un d'eux tend son flambeau vers elle, un souffle de vent pousse sur Fleur de lys une gerbe d'étincelles. Le bas de sa robe se souille de boue. Le quinquagénaire emmène la docile en lui plaquant trop violemment au cul une main gantée de fer. Elle lâche un petit cri, se plie en deux, glapissant de douleur, ce qui déplaît à Charles d'Orléans. Dans son langage (orthographe, grammaire, conjugaison et vocabulaire) de poète médiéval, il prévient et menace le grand maître des arbalétriers :

*Pensez donc de bien l'amer  
Et changiez vos vouldoirs oultrageux  
Ou je vous feray guerre telle !*

Puis, à la gracieuse Champenoise qui pivote complètement son ravissant visage vers lui, il demande excuse en deux vers, et la tutoyant :

*Très belle fleur, oncques je ne pensay  
Faire chose qui desplaire te doye*

Il voudrait aussi comprendre :

- Pourquoi venais-tu par là, Fleur de lys ?
- L'avoine me fait hennir.
- Pour t'enrichir donc.
- Oh, ce que je gagne denier après denier en ces endroits est loin du trésor de Venise.

Enfin, pour conclure, le neveu du roi questionne de Rambures :

— Où se trouve le commandant en chef de l'armée, Charles d'Albret ?

— En allant à gauche vous reconnaîtrez la bannière du connétable au sommet d'un mât près de sa tente, mais voilà le prévôt des maréchaux qui vous y conduira. Il vérifie aussi les ravitaillements et place les contingents de nouveaux arrivants.

Le grand maître des arbalétriers et la petite pute vont à droite. En souliers à talons plats, ses pieds à elle parfois dérapent dans la vase mais lui la rattrape alors par la taille et s'amuse à singer le poète :

*Ne te plains plus car cause n'as pourquoi*

Des torches enduites de poix flamboient. Des reflets argentés de cottes de mailles dansent. En façade de chariots débordants de mets, des écussons et des étendards s'exhibent. Des tonneaux de vin sont glissés dans le boubier de toute une ville de tentes très colorées par de grands feux où l'on jette de la paille, du foin provenant des villages de Ruisseauville et d'Azincourt. Beaucoup s'approchent des brasiers afin de s'y réchauffer, sécher un peu leur gambison – veste

de toile rembourrée – ou leur brigandine. Partout, c'est plein de rires, de bruits de gens qui crient, s'appellent, de boucans de pages en livrée ruisselante, de musiciens qui règlent leur vielle. Des valets promènent des chevaux pour qu'ils ne prennent pas froid. Les piétinements de leurs sabots dans la boue se mêlent à ceux des mules. Tout le camp militaire français illumine la nuit d'automne. C'est partout de la gaieté en pensant à l'ennemi là-bas qui sera broyé. Le robuste conduit la catin à soldats, lui rappelant :

— Te souviens-tu qu'avant l'affrontement de Roosebeke, ou bien était-ce celui d'Othée, dans le brouillard à quelques minutes de la bataille je te cherchais à tâtons ? Suite à la victoire nous avons tué aussi les prostituées des Flamands ou des Liégeois... mais après leur avoir fait l'amour ! Eh, chevalerie tout de même !

À l'écart au bord de la forêt d'Azincourt, les deux arrivent sous une oriflamme orange rayée de bandes jaunes – celle de David de Rambures – ondoyant et gouttant au-dessus de charrettes débâchées. Sur leurs plateaux gisent en vrac d'énormes tas d'arbalètes à rouet ou à treuil munies de systèmes de poulie, de manivelles. Le quinquagénaire entraîne la jeune femme derrière ces véhicules afin d'y jouer discrètement à cache-cache avec elle. Sous son châle jaune, la

robe trempée de Fleur de lys colle à son corps et en annonce les formes. Longeant des armes de trait dégoulinantes, elle demande :

— Laisant tes arbalètes sous l'averse, tu ne crains pas que la pluie en détende les cordes ?

L'autre lui rétorque :

— Mais de quoi tu te mêles ?

\* \* \*

— *Longbowmen*, que chacun décorde son arc pour mettre le fil de chanvre au sec.

Un peu en hauteur au sud de ce qui sera demain matin un champ de bataille, chaussé de bottes déchirées sous la peau de chevreuil râpée de ses braies et agitant son menton en galoche, un capitaine continue d'expliquer en anglais aux archers qui l'entourent :

— Que ceux parmi vous qui vont tête nue ou simplement coiffés d'osier enroulent la corde de leur arme afin de la donner à un autre qui se les entassera sur le crâne avant de le recouvrir de son casque en cuir bouilli. Ensuite, cherchez un abri où vous entretiendrez le matériel de guerre... mais tout ça en silence et seulement dans la pénombre sinon... Regardez par là, notre souverain Henry V.

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01ELIN000570.N001  
Dépôt légal : février 2022

